

Congrès AFSP Paris 2013

ST 32 – Des mouvements en changement : autonomisation, institutionnalisation, professionnalisation et transnationalisation des associations LGBT

Michael Voegtli, ATAP, Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Azcapotzalco, Mexico (michael.voegtli@gmail.com)

Marcher pour la diversité Transformations du « mouvement LGBTTTI » dans la ville de Mexico (1978-2011)

« De nouveaux groupes surgissent, les activistes donnent des conférences sur le thème dans des lycées et des facultés, il y a des moqueries et des résistances, la télévision privée accepte timidement le sujet et annule immédiatement l'ouverture, il y a de profondes divisions (sinon, comment pourrait-on reconnaître qu'il s'agit d'un mouvement ?)... » (Monsivais 2005 : 46).

Ce texte a pour origine une légère surprise lors d'une observation de la 33^{ème} marche de fierté LGBTTTI de la ville de Mexico en juin 2011. Comme depuis de nombreuses années, les discours sur le podium situé vers la statue de l'Ange de l'Indépendance, sur la Promenade de la Réforme, l'avenue principale de la ville, allaient marquer le coup d'envoi de la manifestation. Le public proche de la scène, composé de participant-e-s et de représentant-e-s des médias (environ 400 personnes), oscillait entre l'attention et l'impatience que le cortège débute enfin, après une heure et demie de retard sur l'horaire prévu. Cette année, le chef du gouvernement du District Fédéral (ville de Mexico) allait donner le coup d'envoi, lorsque fut soudainement annoncé qu'il ne pourrait être présent. Le quotidien *La Jornada* relatait ainsi les événements le jour suivant :

« Seul un incident a troublé la mobilisation : l'absence du chef du gouvernement du District Fédéral, Marcelo Ebrard, au moment de donner le coup d'envoi depuis l'Ange de l'Indépendance. Sa présence avait été annoncée par les maîtres de cérémonie de l'acte politique organisé à cet endroit, mais à peine quelques minutes avant midi, horaire prévu du début du cortège, il fut indiqué que le fonctionnaire serait remplacé par le Secrétaire du Tourisme de la capitale, Alejandro Rojas Díaz Durán. L'activiste Josué Quino donna la nouvelle et exprima son opposition à ce que puisse parler le représentant d'Ebrard, obtenant le soutien du public. Toutefois, une autre partie du comité organisateur rappela que le gouvernement avait été solidaire avec la communauté gay, dans la mesure où furent approuvés durant cette administration les mariages entre personnes de même sexe et qu'existait la volonté politique d'en finir avec les agressions policières. Antonio Medina, de *Letra S*¹, souligna que "c'est uniquement dans le District Fédéral qu'il a été possible que les policiers soient là pour nous protéger, ce qui n'arrive pas dans d'autres endroits du pays". Il donna ensuite la parole à Rojas Díaz Durán, qui transmit un bref message

¹ Revue activiste et scientifique de renom au Mexique consacrée à la lutte contre le sida et à la diversité sexuelle.

et réaffirma la vocation du gouvernement de la capitale à continuer à soutenir les revendications de la communauté gay. Dans la ville de Mexico, constata-t-il, existent la paix, la liberté, les droits et la tolérance » (“Orgullo homosexual: Continúan los crímenes de odio por homofobia”, Ángeles Cruz Martínez, *La Jornada*, 26 juin 2011, p. 2)².

La surprise ne provenait pas de l’absence du chef de gouvernement, participant au processus de désignation du candidat du Parti Révolutionnaire Démocratique (PRD) à la présidence de la République, et souvent désigné par ses adversaires politiques comme étant un gay dans le placard, dans une logique de discrédit politique basée sur l’ordre hétérosexiste. Non, la surprise était que, si en effet l’activiste Josué Quino « obtint le soutien du public », l’orateur suivant, Antonio Medina, l’obtint de la même manière ; les applaudissements n’étaient pas moins fournis pour lui lorsqu’il demandait que puisse parler le Secrétaire du Tourisme qu’il ne l’avaient été pour le premier activiste. Et la majorité de celles et ceux qui, quelques secondes auparavant, avaient manifesté leur approbation le firent également pour le second qui affirmait l’inverse.

L’important ici n’est pas de débattre si le secrétaire du Tourisme devait ou non prendre la parole. En revanche, il me semble que cet événement, pour anecdotique qu’il paraisse, illustre une tendance à la dépolitisation des manifestations de fierté gaie³, visible si l’on tient compte des différentes éditions de la manifestation depuis son début officiel en 1979 dans la ville de Mexico. En d’autres termes, la marche offre un cas d’étude intéressant par rapport à la sociologie des mouvements sociaux et à la transformation du « mouvement LGBT ».

Dans de nombreux travaux consacrés à l’étude de l’activité protestataire, les manifestations publiques sont présentées comme une forme de participation politique qui permet la construction et la représentation du groupe mobilisé en même temps que l’établissement d’une série de revendications liée à ce groupe, qu’elles soient dirigées à certains secteurs de la société (en commençant par l’Etat) ou à ceux qui participent à la médiatisation de cette forme de participation politique. Si l’on suit Fillieule et Tartakowsky, le « fait manifestant » repose sur quatre caractéristiques minimales : l’occupation de lieux physiques ouverts, l’expressivité, le nombre de participants et la nature politique de la démonstration, en reconnaissant pour ce dernier élément qui s’agit d’un « critère délicat et central » (*ibid.* : 16). Au niveau de l’individu, les auteurs, en reprenant Blumer (1959) et Durkheim (1912) insistent en outre sur deux hypothèses de la participation aux manifestations de rue : ce sont des moments de construction ou de consolidation de la solidarité et de l’identité collective des groupes, et des « occasions rituelles porteuses d’effets socialisateurs » pour le groupe hétérogène des manifestant-es (Fillieule et Tartakowsky, 2008 : 101).

En observant la marche de fierté gaie en 2010, on peut se demander ce que sont les revendications du mouvement, en quoi consiste la nature politique de la marche et dans quelle mesure s’effectue ce renforcement de l’identité collective du mouvement. En d’autres termes, si les travaux consacrés à la participation politique insistent souvent sur les éléments de consolidation du groupe durant les manifestations publiques et sur les relations qu’il entretient avec les pouvoirs publics, on proposera ici de s’intéresser davantage aux divisions à l’intérieur du mouvement et aux mécanismes de dépolitisation (du moins en apparence) qui contribuent à ce que la marche de fierté homosexuelle, en dépit ou grâce à cela, puisse continuer année après année avec un

² Toutes les traductions sont miennes.

³ Je reprends ici le terme de manifestation de fierté homosexuelle ou gaie (*marcha del orgullo homosexual*), dans la mesure où il s’agit de la terminologie utilisée par les activistes depuis les débuts de la manifestation en 1979.

nombre de participant-e-s toujours plus important, frôlant les 500'000 participant-e-s en 2010.

L'hypothèse est que cette dépolitisation se manifeste autant au niveau du profil sociologique des participant-e-s (s'agissant de leur compétence politique (Gaxie, 1978)) que du processus de politisation des aspects de la vie social (Lagroye, 2003 ; Hamidi, 2006) liés à l'ordre du genre et aux sexualités. La diversité des profils socio-sexuels des participant-e-s et la forme de la manifestation – que l'on pourrait qualifier sans jugement de valeur de chaotique au regard des autres manifestations publiques qui se déroulent dans la ville de Mexico – contribuent à produire une forme « d'évaporation » du politique, pour reprendre dans un sens distinct les propos d'Eliasoph (1997). Par rapport aux marches, ce double processus de dépolitisation renvoie aux transformations morphologiques du « mouvement homosexuel » et à des modifications plus amples du contexte socio-politique, tant au niveau national qu'international, qui ont partie liée avec la mobilisation homosexuelle mais aussi avec des changements dans la configuration politique mexicaine.

Pour étudier ces transformations du mouvement et des marches de fierté gaie, je préciserai d'abord brièvement comment seront comprises la dépolitisation et l'identité collective, et l'intérêt qui peut y avoir à utiliser ces deux notions pour l'étude de l'activité protestataire (1). J'insisterai ensuite sur les débuts du mouvement homosexuel dans la ville de Mexico pour comprendre dans quelle mesure la morphologie du collectif pouvait peser sur le type d'actions qui se déroulaient pendant les manifestations (2). Je proposerai dans un troisième temps une série de facteurs permettant d'expliquer l'évolution du mouvement et des marches en insistant sur la forme que la transformation de la cause sexuelle depuis quelques années (3). Dans une dernière partie, il sera alors possible de revenir sur la discussion de la dépolitisation apparente au sein du mouvement comme condition de possibilité de poursuivre une lutte politique construite sur les aspects de la visibilité et de la diversité (4).

Avant cela, il convient de préciser deux éléments. Premièrement, les matériaux de cette communication proviennent d'une recherche collective du groupe PALAPA⁴ dont un pan concernait la marche LGBT. Les sources combinent un travail ethnographique réalisé en 2010 (observations, photographies et entretiens), une analyse de presse et une étude du contexte socio-historique entre 1978 et 2010. L'observation de la marche a été réalisée par 13 membres du groupe de recherche et 33 entretiens ont été menés avec des participant-e-s. Un groupe de 29 étudiants de l'Université Autonome Métropolitaine, unité Azcapotzalco, a par ailleurs procédé à un travail d'observation et d'entretiens auprès des journalistes couvrant l'événement. A ce matériau s'ajoute une observation personnelle de la marche de 2011 et un travail d'archives à l'association Colectivo Sol, qui regroupe de nombreux documents liés au « mouvement de la diversité sexuelle » au Mexique. Deuxièmement, il ne s'agit en aucun cas de proposer ici une lecture nostalgique de l'évolution du mouvement ni de porter un jugement sur la modification de la cause, mais bien d'ouvrir la discussion sur les mécanismes permettant d'expliquer ces transformations en partant de l'étude de la manifestation de fierté comme dimension emblématique du mouvement.

1) Politisation et identité collective des mouvements sociaux

La politisation sera conçue ici en reprenant la distinction classique entre deux dimensions : d'une part, elle renvoie aux processus de construction et de désignation, par

⁴ Processus et acteurs latino-américains de la participation politique, projet financé par l'ANR et dont le volet mexicain est dirigé par Sergio Tamayo (UAM-Azcapotzalco) et Hélène Combes (CERI, Sciences Po).

les acteurs sociaux, de certains éléments de la vie collective comme « politique », qu'il s'agisse d'un aspect de la vie sociale (par exemple les relations sexuelles et affectives entre personne du même sexe) ou d'une forme d'organisation collective (par exemple un mouvement social) ; d'autre part, la politisation rend compte d'une compétence politique permettant une compréhension et une action dans le jeu politique (règles) et de ce qui est en jeu (causes)⁵. Cette distinction s'appuie à son tour sur la séparation entre la vie sociale et le politique pour comprendre comment certaines activités sont définies comme politiques : « le politique est à la fois un univers institué (un espace de relations obéissant à des logiques en partie spécifiques et dont les limites peuvent être un enjeu de luttes en son sein même) et une dimension de toute vie en société, qui excède donc les frontières socialement reconnues de cet univers » (Voutat, 2001 : 11). En ce domaine, on verra que la lutte pour la désignation de la marche comme politique ou en marge de la politique est constante au sein du mouvement LGBT.

L'un des objectifs centraux des mouvements sociaux consiste à définir leurs relations au politique. En tant que champ de forces et champ de luttes⁶, la désignation du politique et du rapport à la politique, tant à l'interne qu'à l'externe du mouvement, est le résultat toujours provisoire de cette lutte politique. A partir du moment où la politisation du mouvement est conçue de cette forme, on peut clarifier ce que le mouvement fait à ses membres (socialisation institutionnelle) et l'influence des activistes sur le mouvement (au niveau notamment de la transformation du mouvement, comme on le verra *infra*). La politisation d'un élément de la vie sociale ne peut en ce sens se comprendre sans tenir compte de l'évolution des caractéristiques sociales des acteurs engagés dans le mouvement, évolution qui va également contribuer à la transformation de son identité collective.

Politisation et dépolitisation (comme activité de requalification d'un aspect de la vie sociale) et politisation de l'acteur social (comme compétence politique) sont ainsi deux éléments offrant une porte d'entrée permettant de comprendre le développement d'une lutte collective et de son évolution. On propose de lier ces aspects à la notion d'identité collective, conçue là encore dans son aspect dynamique.

Identité collective et manifestations publiques

L'identité collective constitue une modalité possible d'analyse des mouvements sociaux, si l'on tient compte à la fois de la morphologie du collectif (et son évolution), qui contribue à donner forme à la cause (et à sa transformation) et du contexte dynamique où se déroule la lutte. En d'autres termes, mettre l'accent sur la notion d'identité collective a pour objectif de lier trois aspects de l'activité protestataire : l'individu, le groupe, et les configurations socio-historiques où s'inscrit cette activité⁷.

⁵ Au niveau de l'individu, comme l'a montré Gaxie dans son étude classique de la politisation, chaque acteur possède une compétence propre lorsqu'il s'agit de construire un univers de pratiques en dimension politique. Il souligne (1986 : 46-47) que « la politisation, définie comme l'attention accordée au déroulement de la compétition politique, implique une conception implicite du politique qui recoupe pour l'essentiel, la conception socialement dominante. La politique est ainsi conçue comme des mots que les hommes politiques échangent et que les autres agents sociaux tentent de s'approprier. [...] Mais il n'existe pas de problème politique en soi. Les problèmes politiques sont en réalité ceux que le personnel politique définit ou se voit imposer comme enjeux et qu'il constitue comme tels ».

⁶ Je reprends ici les dimensions mises en lumière par Offerlé (1987 : 27) pour indiquer qu'un mouvement social, à l'instar d'un parti politique, doit être compris comme « un espace de concurrence objective entre des agents ainsi disposés qu'ils luttent pour la définition légitime du parti [ou du mouvement] et pour le droit de parler au nom de l'entité et de la marque collective dont ils contribuent par leur compétition à entretenir l'existence ou plutôt la croyance en l'existence ».

⁷ Pour une discussion plus approfondie, je me permets de renvoyer à Voegtli (2010).

Dans les travaux consacrés à l'identité collective, on insiste fréquemment sur le travail continu de (re)définition des frontières du groupe (Melucci, 1985 ; Taylor et Whittier, 1992 ; Hunt, Benford et Snow, 1994 ; Tilly, 2002, 2005), travail qui se réalise avec plus de force encore lors des moments de lutte contre un adversaire (Taylor et Whittier, 1991 : 111 ; Fantasia, 1988 ; Gould, 1995). L'un des mécanismes les plus puissants d'adhésion et de consolidation du groupe se manifeste lors des moments d'« effervescence collective » (Durkheim, 1912), durant lesquels se solidifie le sentiment d'appartenance au collectif. Lutte et moments d'effervescence, la manifestation représente en ce sens un moment particulier de la constitution de l'identité collective du mouvement social, et un moment propice à son étude.

Toutefois, jusqu'à quel point peut-on parler de mouvement unifié ? On sait chaque mouvement fait face à son lot de divisions internes. Ces divisions reposent d'une part sur le type d'architecture institutionnelle et sur les usages que les membres font des règles des institutions des mouvements sociaux (Gusfield, 1957 ; Robnett, 2002 ; Polletta, 2002 ; Sawicki et Siméant, 2009). C'est ce que Brown-Saracino et Ghaziani (2009) regroupent sous l'appellation de « culture interne » des mouvements sociaux en étudiant la marche Dyke de Washington. D'autre part, la coexistence de générations militantes s'engageant dans la lutte à différentes phases du processus de mobilisation contribue à une lutte interne pour la désignation de la cause et, partant, sur l'offre d'engagement (Gusfield, 1963 ; Whittier, 1995, 1997 ; Fillieule, 2001). Si ces dimensions peuvent s'observer dans le cas du « mouvement LGBT », on peut sans doute l'observer aussi dans l'ensemble des mouvements sociaux.

On propose ainsi, dans le cas de l'identité collective du mouvement LGBT, de s'intéresser à ces deux aspects : la morphologie du mouvement d'un côté, et les changements de configurations socio-politiques qui contribuent à modifier la perception de la cause, et qui influe en ce sens sur les dimensions de l'engagement individuel dans la lutte.

Politisation, identité collective et travail stratégique

Une manière de relier les deux acceptions de la politisation à l'identité collective consiste à s'intéresser au travail identitaire (ou stratégique) dans les mouvements sociaux. En effet, l'analyse du travail politique de mobilisation de l'identité peut concerner trois aspects. Premièrement, le déploiement identitaire d'une identité collective ne contribue pas seulement à consolider le mouvement mais aussi à construire la communauté que le mouvement social prétend représenter (Taylor et Whittier, 1992). Le travail de façonnage de la « communauté homosexuelle », analysé par Broqua (2005 : 129), montre clairement ce processus de désignation d'un groupe au « caractère continuellement ambivalent », « entre réalité et projection ». Deuxièmement, l'identité collective peut être travaillée de manière stratégique à l'intérieur du mouvement comme mécanisme de définition des frontières, avec pour objectif d'exclure certains acteurs individuels ou collectifs de la lutte (Gamson, 1997). Troisièmement, l'identité stratégique est un mode d'action de la lutte politique. Bernstein (1997), montre que le déploiement identitaire des mouvements gais et lesbiens qu'elle analyse oscille, en selon la configuration socio-politique, de la célébration à l'inhibition en fonctions des objectifs des organisations (voir également Bernstein 2005, 2008).

L'accent porté sur le travail identitaire des mouvements sociaux permet ainsi de s'intéresser aux logiques individuelles d'identification et d'engagement à un collectif, en insistant sur les dispositifs matériels et symboliques qui les rendent possible. De même, concevoir l'identité collective comme outil stratégique de la lutte politique permet de concevoir comment celle-ci peut constituer un mode d'action selon les

contextes de mobilisation et les caractéristiques des individus engagés dans le mouvement.

Pour synthétiser, si la politisation est une dimension qui configure les individus, en même temps qu'une activité sociale de l'action politique, et si elle se manifeste dans le travail de construction et de transformation de l'identité collective des mouvements sociaux, s'intéresser au travail stratégique peut permettre de rendre visible ces dimensions dans l'analyse du processus de mobilisation. Et les marches de fiertés sont des moments particulièrement propices pour mettre au jour ce travail qui renvoie à la manière dont se conçoivent – et se présentent – les intégrant-e-s du mouvement et les mécanismes déployés en vue de relier ses diverses composantes. On peut le constater pour commencer avec les débuts du mouvement de libération homosexuel au Mexique.

2) Les débuts du mouvement homosexuel mexicain et les premières manifestations publiques

La lutte homosexuelle au Mexique tire son origine du mouvement plus vaste de contestation de la fin des années 1960 qui émerge dans un contexte marqué par une série de changements culturels (principalement au niveau de l'éducation, de l'urbanisation croissante et de la sécularisation), contribuant d'abord à l'essor du mouvement féministe, des mouvements de gauche puis du mouvement de libération sexuelle (Diez, 2010 : 137). La lutte homosexuelle organisée commence en 1971 avec la création du Front de Libération Homosexuelle sous l'impulsion de l'écrivaine et journaliste Nancy Cárdenas. Les actions du groupe, composé d'hommes homosexuels et de lesbiennes, ont pour objectif de rendre visible l'amour entre personnes de même sexe et de dénoncer les discriminations qu'elles et ils vivent, par exemple lorsqu'une enseigne commerciale importante du pays (Sears) renvoie un travailleur au prétexte qu'il est homosexuel, événement qui marque le coup d'envoi du mouvement organisé (Lumsden, 1991 : 60). Après une courte existence, le Front de Libération homosexuel disparaît en 1973.

Si ce groupe contribue à montrer une première fois la présence politique de l'homosexualité au Mexique, c'est surtout avec la création des mouvements « révolutionnaires » inspirés des mouvements de libération des Etats-Unis, d'Angleterre et de France, que vont se développer les actions politiques de protestation et de mise en visibilité des homosexuel-le-s. Le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), composé d'hommes homosexuels⁸, naît en effet en avril 1978, une dizaine de militants participant le 26 juin au défilé de soutien à la Révolution cubaine en exigeant la « libération sexuelle » (Lumsden, 1991 : 63 ; Laguarda, 2009 : 79). En collaboration avec le groupe Lambda de Libération Homosexuelle nouvellement constitué en août 1978 (par des gays et lesbiennes)⁹, près de 30 activistes manifestent à nouveau le 2 octobre 1978 à l'occasion des dix ans du massacre étudiant de Tlatelolco.

Parallèlement, un premier groupe de lesbiennes, Lesbos, est créé en 1977, et c'est sur la base de ce dernier qu'est fondée l'année suivante l'organisation Oikabeth. Comme le souligne González Pérez (2005 : 92) « ces deux organisations trouvèrent leur origine dans le mouvement féministe mexicain tout en maintenant leur indépendance politique. "Lesbos avait pour objectif de générer une conscience d'auto-acceptation et d'auto-affirmation, Oikabeth de lutte et de combat. La première se définissait comme

⁸ Le FHAR intègre très peu de temps un petit groupe de lesbiennes à ses débuts.

⁹ Le groupe Lambda de Libération homosexuelle est constitué à l'intérieur du groupe Sexpol du Parti révolutionnaire des Travailleurs et devient ensuite autonome suite à des « différends avec les intégrants de Sexpol » (Archives du Colectivo Sol, Groupe Lambda, « A tous les membres du groupe Lambda », 13 juillet 1979, p. 1.

lesbienne féministe, la seconde comme féministe socialiste” (Yaoyótl Castro, 1997 : 11) ».

Ces groupes réunissent dans leur majorité des individus de classe moyenne, universitaires, liés à des organisations politiques de gauche. Le FHAR intègre initialement certains membres du défunt Front de Libération Homosexuel, qui « continuèrent à être en contact entre 1973 et 1978, réalisant certaines tâches politiques dans des partis, syndicats, etc. » (Archives CIDHOM, Bulletin interne du FHAR., n° 1, 26 juin-14 août 1978). C’est ce que mentionne également l’un des participants de l’époque :

« [Le FHAR était composé par des] personnes de classe moyenne, dont la vie était un minimum résolue. J’étais aussi un jeune de classe moyenne, je n’étais pas un ouvrier, mais la folle du quartier ou le pédé du coin – qui étaient réprimés – me préoccupaient. J’avais, avec mes compagnons, une vision du futur, de justice pour tous » (Luciano, membre du FHAR et du Groupe Lambda, cité in Laguarda, 2009 : 79).

Les liens avec les organisations politiques, plus clairement encore dans le cas du Groupe Lambda qui entretient une relation de proximité avec le Parti Révolutionnaire des Travailleurs (PRT), d’obédience trotskyste, influent sur la manière dont les membres conçoivent le travail militant et les actions à mener. S’agissant du travail militant, les organisations sont composées par des groupes de travail qui doivent assurer les activités de manière hiérarchique. C’est ce que mentionne par exemple un militant du Groupe Lambda :

« Entre [les] dirigeants historiques de Lambda, il y avait des personnes qui militaient également au PRT. Ils avaient une ligne très claire, c’était un peu l’assembléisme de gauche qui se répétait au sein de Lambda, c’est-à-dire que nos assemblées étaient un peu une reproduction, tous ceux qui arrivaient là, sans avoir d’expérience préalable dans les partis, apprenaient cela comme pratique. C’est comme ça que se passaient les choses. Les personnes pouvaient participer, évidemment, mais beaucoup de ceux qui étaient sans expérience restaient en marge de la prise de décision et, surtout, face aux stratégies, à ce qu’il fallait faire dans une circonstance donnée, qui allait donner une conférence de presse, qui allait être porte-parole » (CIDHOM, entretien Arturo Vázquez (2), pp. 10-11).

De même, le FHAR est organisé en groupes (les plus connus étant les Papillons Noirs et les Papillons Rouges) et la socialisation institutionnelle opère par l’intermédiaire de sessions collectives de prise de conscience et la création d’une école de cadres (Archives Colectivo Sol, FHAR, « projet stratégique », 9 décembre 1978).

S’agissant des actions, les groupes dénoncent les violences policières (descentes dans les bars et lieux de drague, actes de torture, assassinats), l’image de l’homosexualité diffusée dans la plupart des médias de communication et appellent, en lien avec d’autres organisations politiques de gauche, à la lutte politique pour un changement économique, politique et social. En d’autres termes, la lutte contre l’hétérosexisme est conçue comme une lutte transversale contre toutes les discriminations, et la perspective est clairement révolutionnaire : la fin des inégalités et discriminations, mentionne le FHAR dans le discours de la deuxième marche de fierté, « ne pourra bien entendu advenir dans ce système d’oppression et d’exploitation dans lequel ni les hommes ni les femmes, les paysans ou travailleurs, les lesbiennes et homosexuels ne pouvons être libres ». En juin 1979, le FHAR participe par exemple aux côtés des groupes de gauche à une manifestation de soutien à la révolution nicaraguayenne. Les actions des groupes homosexuels s’inspirent des techniques d’agit-prop développées dans certaines organisations de gauche et, en outre, des appels des groupes homosexuels révolutionnaires internationaux qui placent en première file de

leurs modes d'action la visibilité comme moyen de transformer la question sexuelle en problématique politique.

C'est dans cet esprit qu'est organisée en 1979 la première marche de fierté, en commémoration des dix ans des émeutes qui suivent la répression policière de Stonewall à New York. Les slogans de la manifestation, et de celles qui suivront, insistent sur la dimension particulière et transversale de la lutte en scandant « "personne n'est libre jusqu'à ce que nous le soyons tous". D'autres slogans insistent sur le fait qu' "il n'y a pas de liberté politique s'il n'y a pas de liberté sexuelle", "Gouvernement de chacals qui tue les homosexuel-le-s", "nous sommes foutrement beaucoup et nous serons plus encore", "nous sommes partout", "Les parents se demandent où sont leurs enfants, ils sont partis à la manifestation de fierté homosexuelle", "Lutte, lutte, n'arrête pas de lutter, pour un gouvernement ouvrier, démocratique et homosexuel" » (CIDHOM, interview Eugenia Olson, p. 12).

Lors de cette première manifestation le 29 juin 1979, il faut toutefois souligner la difficile constitution d'un front commun entre les différentes organisations homosexuelles, y compris à l'intérieur de celles-ci. D'un côté, la forte politisation des membres des organisations complique le travail collectif, avec des objectifs qui possèdent leurs propres nuances entre chaque organisation. De l'autre, à l'intérieur des groupes, les activistes sont divisés quant à l'opportunité de participer à la manifestation. On peut l'observer par exemple dans le cas du Groupe Lambda. Le 16 juin, une assemblée décide que le groupe participera à la manifestation (deux membres refusent d'y participer). Le 25 juin, le PRT « confirme sa participation à la manifestation. Lambda distribue les affiches et tracts ». Toutefois, un jour avant l'événement, le PRT « rectifie sa position quant à la participation, il le fera si défilent plus de mille personnes et suggère à Lambda d'en faire de même. Certains dissidents de Lambda décident qu'ils participeront ». Finalement, le jour même, « des fractions de Lambda participent à la manifestation, alors que d'autres tentent de persuader de ne pas s'y rendre » (Archives Colectivo Sol, Groupe Lambda, « À tous les membres du Groupe Lambda, 13 juillet 1979, p. 4).

Que nous apprend cet exemple ? Pour commencer, on peut constater à nouveau les liens serrés du groupe avec le PRT ou, en d'autres termes, l'importance des réseaux organisationnels préalables dans la constitution de l'identité collective du Groupe Lambda, qui donnent forme jusqu'à un certain point aux actions menées – ou non – à terme. Cette dimension, en deuxième lieu, n'est pas suffisante si l'on ne prend pas en compte les divisions internes au mouvement. Certains « dissidents » participent à la manifestation, montrant les limites d'une conception homogénéisante du mouvement et l'importance des effets de la socialisation individuelle différenciée sur l'acquisition par chaque activiste d'une « culture de mouvement » : « des cultures de mouvement distinctes présupposent, et incitent, à différents modes de vie de ses membres » (Lichterman, 1996 : 150). Si les divisions internes sont constantes, il devient intéressant d'analyser les mécanismes qui permettent de poursuivre malgré cela l'action collective et qui renforcent l'identité collective du mouvement. L'un de ces mécanismes, on le verra, est la scission : ceux qui menacent l'unité de groupe finissent exclus ou s'auto-excluent en créant de nouveaux groupes ; un autre mécanisme consiste à consolider une histoire organisationnelle qui gomme les divisions pour en souligner les succès¹⁰.

Les manifestations publiques, peu nombreuses à leurs débuts, connaissent leur apogée en 1981 avec près de 10'000 participant-e-s. Toutefois, peu de temps après cela, les premières organisations disparaissent (le FHAR en août 1981), et aux mouvements

¹⁰ L'immense majorité des versions relatant la première marche de fierté homosexuelle ne font par exemple pas mention de ces dissensions au sein de Lambda.

révolutionnaire vont se substituer des mouvements « identitaires », avec un autre type d'agencement interne et une conception distincte de la lutte. Trois éléments peuvent permettre de mieux comprendre cette transition.

Premièrement, on assiste à un changement de contexte politique, avec une désorganisation des groupes de gauche et un distanciellement du PRT de la cause homosexuelle (Lumsden, 1991 : 64) après les élections présidentielles de 1982¹¹. Durant toute la période de l'activisme révolutionnaire, les groupes homosexuels entretenaient toujours des relations ambivalentes avec les organisations de gauche : proximité idéologique sur de nombreux aspects, liens d'amitiés dans certains cas, mais en même temps divergences sur les priorités de la lutte. Pour le dire trop rapidement, d'un côté les membres des groupes homosexuels conçoivent une lutte contre tous les types d'oppression ; de l'autre, beaucoup de membres des organisations de gauche manifestent une certaine méfiance face aux luttes homosexuelles, accusant les activistes de « contrevenir aux intérêts de la classe des travailleurs, de s'écarter la lutte de classes et d'être une manifestation de la décadence bourgeoise »¹². Le changement politique se manifeste également par les fortes attaques à la « classe moyenne » avec l'adoption d'une politique d'austérité néolibérale durant la présidence de Miguel de la Madrid, augmentant l'insécurité sociale des activistes et, surtout, où la poursuite des actions de visibilité devient plus risqué (Lumsden, 1991 : 65).

Deuxièmement, la dissolution renvoie également au type d'organisation interne des mouvements. D'une part, il semble que les activistes s'opposent sur le fonctionnement organisationnel qu'ils cherchent à promouvoir : organisation centralisée ou horizontale, ouverte ou fermée, avec des groupes spécifiques ou « généraliste »¹³... Il en résulte des tensions sur ce que doit être le collectif. D'autre part, ces indécisions compliquent le travail de recrutement des nouveaux militants : la forte politisation à l'intérieur des organisations conduit à une situation tendue dans laquelle un recrutement plus large que les cercles de sociabilité immédiats s'avère quasiment impossible, si l'on ajoute encore les risques et coûts (Wiltfang et McAdam, 1991 : 989) de ce genre de militantisme. C'est ce que souligne par exemple un activiste du groupe Lambda :

« Le fait qu'ils étaient très idéologisés, très orientés sur des questions de gauche a provoqué très rapidement que les groupes qui avaient pu rassembler lors des manifestations publiques de 1980 et 1981 beaucoup de monde – il me semble que la manifestation la plus importante à l'époque était celle de 1981, qui a presque rassemblé 10'000 personnes dans la rue. Si vous y pensez, en 1981 c'était énormément de monde, c'était une manifestation très festive, très combative, très bien organisée. Et qu'est-ce qui se passe alors ? Pourquoi cet univers qui allait aux manifestations n'a pas intégré la militance des groupes. Ces groupes continuaient aussi grands que des nains, c'était des petits groupes, qui n'arrivaient pas à croître, sans des masses de militants, qui n'ont jamais eu une base militante importante. Moi je pense que l'idéologisation des groupes est ce qui a provoqué un déphasage très important avec les personnes gaies normales, qui ne s'intéressaient pas à ça, qui avaient envie de se libérer, de trouver des endroits, de se manifester d'une certaine manière et se sentir...ou au moins vivre sa vie avec moins de culpabilité » (CIDHOM, entretien Arturo Vázquez, p. 2).

¹¹ A cette occasion, le mouvement, par l'intermédiaire de la création du Comité des lesbiennes et Homosexuels en Soutien à Rosario Ibarra (CLHARI) promeut la candidate du Parti Révolutionnaire des Travailleurs.

¹² Archives CIDHOM, FHAR, Document sans titre, procès-verbal de plusieurs manifestations, dans ce cas précis le meeting pour le Salvador, Juin 1980, p. 2.

¹³ Cf. CIDHOM, « Bilan FHAR », 15 août 1981.

Les divisions internes provoquent à leur tour la création de nouvelles associations par certains activistes. En 1983, à l'intérieur du Groupe Lambda, un groupe de membre crée le collectif Guerrilla Gay. A cela s'ajoutent toujours les divisions entre mouvements qui compliquent l'accomplissement d'une lutte commune de libération¹⁴.

Troisièmement, l'épidémie de sida frappe fortement la « communauté homosexuelle » et implique une réorganisation du travail militant pour lutter contre le redoublement de la stigmatisation des homosexuels, considérés dans les médias comme les propagateurs du VIH, ainsi que par l'organisation d'actions de prévention et de soutien aux personnes touchées (cf. *infra*).

On a vu jusqu'à présent avec les commencements du mouvement homosexuel mexicain comment se structure la cause et de quelle manière débute la marche de fierté homosexuelle. On voudrait souligner en synthèse de cette brève partie les éléments externes, du contexte socio-politique, qui permettent de comprendre, en lien avec les caractéristiques sociales des activistes, la forme prise par le mouvement et les modes d'action utilisés. S'intéresser aux éléments internes des mouvements, à leur culture internes, contribue aussi à permettre de mettre au jour le type de politisation de la cause, son évolution et les crises qui se manifestent à partir du début des années 1980 à l'intérieur des organisations. Il s'agit à présent de voir quels sont les éléments qui peuvent contribuer à la transformation de la cause lors des années 1980 et 1990.

3) Transformations de l'espace associatif homosexuel et des manifestations publiques

Le degré de politisation individuelle et collective, de même que l'identité collective des mouvements homosexuels se transforme à partir des années 1980, avec pour conséquence une modification du travail de déploiement stratégique de l'identité collective. J'aimerais ici aborder cinq aspects qui me semblent importants pour expliquer ce processus et la transformation des manifestations de fierté homosexuelles, liés là encore à l'évolution interne et externes des mouvements de l'espace associatif homosexuel.

Mouvements révolutionnaires et mouvements identitaires

De manière similaire à ce que l'on peut observer à la même période dans de nombreux pays, la lutte révolutionnaire tend à se terminer. Comme on l'a mentionné brièvement précédemment, cette évolution est liée en partie à la situation des Etats-Unis et qui influence directement la situation mexicaine. Dans son ouvrage consacré aux mouvements homosexuels de San Francisco, Armstrong (2002) souligne que le mouvement révolutionnaire donne naissance à des groupes plus réformistes, sectoriels, que l'auteure qualifie d'identitaires, dans le mesure où leurs membres ne se rassemblent pas sur la base d'un projet de changement radical des structures sociales mais cherchent à proposer des espaces de sociabilité, de soutien, et réalisent des activités spécifiques tout en poursuivant d'une autre forme le travail politique. Cette tendance se manifeste clairement dans les propos de l'un des fondateurs de Cálamo, première association civile (et non plus groupement politique) d'homosexuel-le-s fondée en 1985 :

« Certains militants de Lambda, dont moi, se rendirent compte qu'il fallait construire une lutte avec une perspective différente, o la même lutte, mais avec une autre perspective. Je ne sais pas comment le dire autrement, et c'est pour ça que je

¹⁴ Par exemple, en 1983, les participant-e-s à la cinquième marche de fierté se divisent en deux groupes : « les uns se dirigent à l'Hemiciclo a Juárez [l'un des monuments au centre de la ville] et manifestent pour la défense des droits civils et politiques des homosexuels, les autres se rendent au Zócalo [Place de la Constitution, au cœur de la ville], dénoncent la violence contre les travestis et demandent que cessent les razzias » (García Angeles, 2005 : 16).

parle d'une nouvelle subculture. La première contrainte que l'on s'est imposé fut de dépolitiser le mouvement. C'est-à-dire, il fallait créer de nouveaux groupes qui rassembleraient des personnes, mais il était nécessaire, au vu de l'expérience antérieure, que les groupes qui allaient être créés ou que l'on voulait construire n'aient pas de caractéristiques ni partisans, ni politiques, qu'ils soient plutôt orientés vers la société civile » (CIDHOM, entretien Arturo Vázquez, p. 6).

Les groupes se constituent alors à distance des partis politique, condition pour pouvoir poursuivre la lutte contre l'hétérosexisme et proposer des espaces de sociabilité inclusifs. Ce processus s'inscrit dans le cadre encore plus vaste de transformation de la participation politique au Mexique, lorsqu'avec le tremblement de terre de 1985 germe la notion de société civile : « En dernière instance, le concept de société civile réhabilite massivement les sensations communautaires et aplanit le chemin pour le "gouvernement" de la critique » (Monsivaís, 2005 : 10). Les formes de la participation politique sont en train de changer, et il devient commun – et peu à peu légitime – de participer politiquement en dehors des partis et des groupements politiques.

On ne détaillera pas ici la création de toutes les associations homosexuelles qui apparaissent à partir de 1985. L'important est de voir que ces créations organisationnelles sont plus sectorielles et, faute de réseaux de recrutement liés à d'autres organisations, souvent d'une durée de vie très courte. Lors de la préparation des manifestations de fierté, ce ne sont ainsi plus deux ou trois organisations qui interviennent, mais au contraire un nombre toujours croissant de groupes, changeants d'une année à l'autre. En 1987, douze organisations de l'espace associatif homosexuel et/ou de l'espace de lutte contre le sida ainsi que de la scène commerciale prennent part à l'organisation de la manifestation¹⁵. En 1994, douze associations composent le comité d'organisation et, par rapport aux organisateurs de 1987, seuls Guerrilla Gay et le Cercle Culturel Gay intègrent toujours le comité. En 2010, on compte 42 associations¹⁶. En d'autres termes, on passe d'une lutte organisée par des groupements politiques à une lutte pensée à l'intérieur du cadre associatif ou, si l'on préfère le penser autrement, d'un mouvement contre-culturel à un mouvement subculturel¹⁷ au sein d'un espace associatif toujours plus vaste.

L'impact du sida sur la restructuration de l'espace associatif homosexuel

La diversification des organisations militantes est liée, deuxième élément, à l'impact de l'épidémie de VIH. L'image publique du sida, et ensuite du VIH, sont construites par le sens commun médiatique, de la majorité de la population et par les

¹⁵ Círculo Cultural Gay, Colectivo Masiosare, Colectivo Sol, Comunidad Triángulo Rosa, El Taller A.C., Grupo Con-Don., Grupo Homosexual pro Derechos Humanos (Toluca), Grupo Guerrilla Gay, Grupo Lésbico de Guadalajara, Grupo Orgullo Homosexual de Liberación, Proyecto Azomalli.

¹⁶ Comptages réalisés à partir des appels à manifester.

¹⁷ Par « contreculture », et sans partager pour le reste certaines conclusions de l'auteur, je reprends ici la conception de Roszak (1981 : 57) et son analyse de la jeunesse des États-Unis lorsqu'il la définit comme « une culture tant radicalement désaffiliée ou contraire aux principes et valeurs fondamentales de notre société, que pour beaucoup elle ne paraît même pas être une culture, sinon qu'elle acquiert l'apparence alarmante d'une "invasion barbare" ». Les subcultures, en revanche, « sont des groupes de personnes qui se représentent jusqu'à un certain point comme en dehors des normes et/ou marginaux du fait de leurs intérêts et pratiques particulières, de comment ils sont, ce qu'ils font et où ils le font. Ils peuvent se percevoir eux-mêmes de cette manière, dans la mesure où les subcultures sont normalement très conscientes de leurs différences, ils peuvent les valoriser, les savourer, les exploiter, etc. Mais ils vont également être représentés ainsi par les autres, qui en réponse peuvent développer un appareil entier de classification et de régulation sociale pour avoir un effet sur eux » (Gelder, 2005 : 7). En ce sens, on passe d'une opposition radicale avec une tentative de transformation « totale » des structures culturelles et politiques à une lutte sectorielle d'un groupe désigné et auto-désigné comme étant en dehors des normes pour modifier certains aspects politiques et culturels de la société mexicaine.

actions des pouvoirs publics sur l'amalgame avec les modes de vie des hommes homosexuels (sur cette question et l'évolution de la lutte contre le sida au Mexique, cf. Galván Díaz, 1988 ; Uribe Zuñiga, 2003 ; Hernández Chávez, 2009). Dans ce contexte d'incertitude et d'urgence, et malgré certaines divisions entre activistes quant à la gravité de la situation (Hernández Chávez, 2009), les actions de prévention deviennent centrales dans le travail militant, plus encore si l'on tient compte du particulier attentisme des pouvoirs publics mexicains. Comme le mentionne Hernández Chávez (2009, 319 et 321-322) :

« Historiquement et parallèlement aux stratégies de libération sexuelle – en particulier la libération homosexuelle –, les groupes communautaires de personnes marginalisées et stigmatisées du fait de leur orientation et pratique sexuelles furent les premiers à réagir et entreprirent des actions pour faire face à l'impact de l'épidémie dans ses rangs. [...] La survenue des cas de sida entre amis et connaissances prit à beaucoup de personnes au dépourvu, obligea les communautés et leurs groupes à reconnaître que le sida était déjà parmi eux et les conduisit à un changement de paradigme : il ne s'agissait plus pour les groupes organisés de lutter seulement pour le respect de la diversité, le droit à la liberté sexuelle, ou à sortir du placard, sinon de trouver des moyens pour comprendre premièrement un nouveau phénomène qui les forçait à aborder des thèmes jamais traités auparavant dans un contexte de crise : les situations de santé et de maladie, les risques d'infection, la nature du virus et ses effets dévastateurs, la vulnérabilité, le préjudice, le stigmatisme et la discrimination, la violence associée au sida, les pratiques sexuelles spécifiques des minorités, le sexe anal, l'usage de drogues injectées, le sexe tarifé, la mobilité ».

Avec ce « changement de paradigme », certaines organisations consacrent la majeure partie de leurs efforts dans la lutte contre l'épidémie. C'est notamment le cas du Colectivo Sol (créé en 1981), qui réalisera de très nombreuses actions en ce sens. C'est également vrai pour Cálamo, dans une certaine mesure pour Guerrilla Gay, etc. La lutte politique ne disparaît pas, mais elle se réoriente face à l'urgence du sida. Il faut souligner également que le mode de financement des pouvoirs publics, à partir du moment où ils interviennent, contribue à la fragmentation de l'espace associatif homosexuel. Les financements s'obtiennent dans la plupart des cas sur la base de concours publics pour des projets limités dans le temps, ce qui produit une situation de concurrence entre associations et complique la lutte collective : le système de financement public provoque l'arrivée de nouveaux acteurs collectifs au sein de l'espace associatif tout en accélérant le déclin de certaines associations.

Les changements du contexte politique

Le troisième élément a trait aux transformations de la situation politique suite à l'élection de Cuauhtémoc Cárdenas comme chef du gouvernement du District Fédéral en 1997. Cette élection du représentant du Parti Révolutionnaire Démocratique, puis ensuite de ses successeurs tous membres du même parti, permet d'abord un premier contre-pouvoir au gouvernement fédéral et contribue à la réalisation d'une partie des revendications du mouvement homosexuel avec l'appui de député-e-s ouvertement homosexuel-le-s ou entretenant des relations avec les organisations de l'espace associatif homosexuel, en premier lieu la Ley de Sociedades de Convivencias (équivalent au PaCs) promulguée en novembre 2006 et ensuite, en décembre 2009, la légalisation du mariage entre personnes de même sexe.

L'arrivée au pouvoir du PRD contribue ensuite à la mise en place, de manière générale, d'une relation relativement routinière entre manifestation publique, formation de l'agenda et réponse des autorités. C'est ce que mentionne Combes (2006 : 239) : [...] en 1998, près de 75 % des actions manifestantes ont abouti à une rencontre avec un

membre du gouvernement de la ville de Mexico. Fait intéressant, ces rencontres ne se font pas avec des fonctionnaires dont le rôle est de répondre aux acteurs protestataires mais dans la majorité des cas avec des décideurs [...] ou des représentants élus [...]. La réponse aux demandes des manifestants s'inscrit dans une conception globale de la gestion des manifestations par les membres du [gouvernement du District Fédéral], dans un *continuum* qui va du bon déroulement de la manifestation à la réception par un membre de l'administration ». La manifestation, comme répertoire d'action, acquiert une conception plus routinière de la participation politique et – sans vouloir en proposer une vision angélique – cet élément participe jusqu'à un certain point de l'abaissement des coûts et des risques de la participation aux manifestations de fierté.

Au cours des premières manifestations, les actes homophobes sont très fréquents, en particuliers les agressions physiques et verbales. Plusieurs témoignages concordent pour indiquer que les agressions sont le fait de groupes de spectateurs et de policiers. Par exemple, les organisateurs de la manifestation de 1987 écrivent au secrétaire du gouvernement du département du District Fédéral : « nous ne voulons pas que se répètent cette années les agressions des éléments du Secrétariat de Protection et Trafic, comme cela s'est lamentablement produit l'année dernière »¹⁸. Les agressions sont en baisse au fil du temps, mais surtout à partir de l'arrivée à la tête d'un gouvernement du District Fédéral qui modifie son mode de gestion des manifestations. En d'autres termes, si les actes homophobes n'ont pas disparu, la manifestation de rue, comme forme de participation politique routinière à l'intérieur du District Fédéral, ne comporte plus les mêmes risques que lors de décennies précédentes (de la part des passants, de groupes de casseurs et de la police).

Le développement de la scène commerciale homosexuelle

En quatrième lieu, il convient de cerner l'impact du développement du marché homosexuel dans le District Fédéral sur le changement d'image de l'homosexualité (et de la diversité sexuelle) *dans certains médias et certaines parties du territoire*. Ces éléments contribuent à la diffusion d'un modèle mieux accepté (ou toléré), mais aussi unifié, des relations entre personnes de même sexe.

Ce phénomène est sans nul doute lié à un changement plus général du mouvement homosexuel et du mode de vie gai dans divers pays, changement accéléré par la diffusion de modèles du monde occidental et en particulier des Etats-Unis dans le processus de globalisation (Altman, 2001). Comme le mentionne Zarur Osorio (1997 : 230) : « Les modifications dérivées de ce processus affectent la consommation, ce qui se manifeste dans un phénomène que certains auteurs dénomment "néoconsommation", qui suppose l'abandon d'anciens modèles pour s'adapter aux offres et styles de vie imposés, essentiellement, par la globalisation et diffusion du modèle états-unien ». Il faut toutefois préciser que ces modèles se diffusent surtout dans les grands centres urbains et sont objets de processus de d'appropriation, traduction et réinvention par les acteurs sociaux suivant les configurations nationales (et les conditions de possibilité de s'approprier ces modèles (Altman, 2001)), et surtout que l'important ici est de penser qu'il s'agit d'un type de consommation qui devient plus légitime au fil du temps.

Dans la ville de Mexico, de dix commerces officiellement gais à la fin des années 1970 dans le District Fédéral (Lumsden, 1991 ; Laguarda, 2009), on passe en 2008 à 36 clubs officiellement gais (3 pour les lesbiennes) ; 25 bars gais (3 pour les lesbiennes) et 27 restaurants pour gays et lesbiennes (trois exclusivement pour les lesbiennes) (Salinas Hernández, 2008 : 7). La commercialisation d'un mode de vie gai

¹⁸ Archive Colectivo Sol, Lettre à Guillermo Cossio Vidaurri, Secrétaire du Gouvernement du Département du District Fédéral, du Colectivo sol et du Círculo Cultural Gay, 15 juin 1987.

et lesbien en grande partie idéalisé contribue à augmenter la visibilité de l'homosexualité et de la diversité sexuelle (ou à tout le moins d'une de ses formes) et, là encore, influe sur les coûts et les risques de la mobilisation. En même temps, ce phénomène peut compliquer le travail de (re)politisation des revendications pour la diversité puisque, comme on va le voir dans la quatrième partie de cette communication, il provoque des tensions entre le pôle politique et le pôle commercial de l'espace homosexuel. Avant cela, il faut encore indiquer que ces éléments décrits ici pour expliquer l'évolution des manifestations et du mouvement ont à voir, comme dimension transversale, avec la transition à ce que certains auteurs décrivent comme le « post-gay ».

Du gay au post-gay

Le phénomène du post-gay renvoie à des transformations tant à l'intérieur du mouvement mexicain que de manière plus générale. Le terme post-gay, utilisé depuis quelques années (pour une synthèse, cf. Ghaziani, 2011) peut sembler peu opportun, dans la mesure où il pourrait laisser entendre qu'il fait référence à une résolution complète des problématiques auxquelles sont confrontés les acteurs de la diversité sexuelle. Toutefois, il permet de montrer deux tendances intéressantes.

D'un côté, le mouvement se diversifie. Les organisations sont toujours plus nombreuses. Les bisexuel-le-s, invisibles pendant longtemps au sein du mouvement, commencèrent à créer des associations spécifiques, suivi-e-s en ce sens par les transsexuel-le-s, travestis, transgenre et intersexués. Cette diversification des organisations constitue aussi une multiplication des problématiques que chaque organisation cherche à résoudre. Quel est, dès lors, le point commun, et quelles sont les frontières entre ces mouvements ?

De l'autre, cette diversification, qui se manifeste au niveau de nombreux pays, à commencer là encore par les Etats-Unis, s'accompagne paradoxalement de la diffusion de modèles de comportement toujours plus semblables. Ces modèles tirent leur origine jusqu'à un certain point de la lutte contre le sida. Comme l'indique Altman (1998 : 237), les programmes liés à la lutte contre l'épidémie « ont utilisé fréquemment des identités comme “travailleur-se-s du sexe”, “hommes gays et bisexuels”, “HSH”, et par conséquent ont une influence sur la globalisation subséquente des mouvements qui se basent sur ces identités ». Et c'est ce qui, poussé plus loin encore, conduit certains auteurs à parler de la phase du post-gay. Comme l'indique de manière synthétique Ghaziani (2011 : 100) : « La vie post-gay est caractérisée par la double impulsion de l'assimilation des gays dans le mainstream – quand bien même fut-il seulement “virtuel” et biaisé sur un petit segment de gays – et une diversification interne croissante des communautés lesbienne, gay, bisexuelle et transgenre (LGBT) ».

Dans le cas du Mexique, Carillo mentionne en 1999 déjà, en reprenant les analyses de Canclini (2009) l'idée d'un processus d'hybridation culturelle et les influences toujours plus importantes du voisin du nord de la frontière sur la construction des rôles de genre et des identités sociales. Toutefois, Carillo (1999 : 227) insiste sur les limites de ces phénomènes d'hybridation : « D'un côté, les gays et les lesbiennes du Mexique conceptualisent toujours davantage des identités homosexuelles “modernes” – identités auxquelles elles et ils se réfèrent avec des mots en espagnol homosexuel, lesbienne et gay. [...] Mais d'un autre côté, les normes et les valeurs basées sur les rôles de genre continuent à informer et à influencer les perceptions contemporaines de l'homosexualité et à proportionner des options interprétatives de la part des individus quant à leurs désirs envers les membres de son même sexe, en particulier entre les classes ouvrières ».

En d'autres termes, comme le mentionnent aussi bien Ghaziani que Carillo, la

diffusion du phénomène du post-gay (ou d'hybridation culturelle dans son aspect socio-sexuel dominant) ne doit pas être conçu sans prendre en compte les contextes urbains (et plus encore certains espaces marqués socialement des villes), de même que la position dans la structure sociale des acteurs sociaux qui ont une possibilité inégale de reprendre, transformer et promouvoir ces modèles culturels. En outre, s'intéresser aux processus d'hybridation impose de rester attentif aux mécanismes de distorsion entre ce qui se transmet et ce qui se reçoit – et de la part de qui – dans un contexte socio-historique particulier. L'hybridation, insiste Canclini (2009 : X) est un « processus d'intersection et de transactions », indiquant « les frontières entre pays et les grandes villes comme contextes qui conditionnent les formats, les styles et les contradictions spécifiques de l'hybridation (ibid. : XII), de même que le fait que cette dernière contribue aussi à créer de nouvelles inégalités et ségrégations. Chabot et Duyvendak (2002 : 706) ne disent pas autre chose lorsqu'ils relèvent que « la diffusion des éléments doit être dynamique, ambiguë et malléable, tant dans le contexte de transmission comme dans celui de réception ».

De cette manière, il est clair que la phase du post-gay ne signifie pas que l'on serait face à la diffusion massive et globale d'un nouveau style de vie qui serait repris sans traductions et dans n'importe quelle situation dans le cas des habitant-e-s de la ville de Mexico. Il s'agit bien d'un processus où s'observent de nouveaux modes d'(auto)identification de la part d'un segment de la population, et qui peuvent être aussi bien perçus positivement que négativement¹⁹. Et cette conceptualisation a une influence sur l'engagement dans les luttes politiques.

On a voulu souligner ici les éléments principaux qui contribuent à expliquer le type de participation politique dans les manifestations, la politisation individuelle et collective et les conditions de possibilité de réaliser un travail stratégique de l'identité collective par les mouvements sociaux. En ce sens, on a rappelé l'importance des transitions du mouvement révolutionnaire (politique) au mouvement identitaire (associatif), l'impact du sida sur la recomposition de la lutte, les changements de contexte politique, l'augmentation de la scène commerciale gaie et, finalement, la diffusion d'un mode de vie lié à l'hybridation culturelle. Tous ces éléments ont contribué à transformer la morphologie de la manifestation de fierté et, comme on va le voir à présent dans le cas de la manifestation de 2010, impliquent une renégociation des frontières internes et externes du mouvement par les participant-e-s.

4) La renégociation des frontières du mouvement : la manifestation du Bicentenaire

Pour commencer avec ce dernier point, on rappellera que la marche de fierté, manifestation de l'année du bicentenaire de l'Indépendance, fêtant selon son slogan les « 200 ans d'être fièrement Mexicain-e-s », est convoquée par 42 organisations.

¹⁹ Plusieurs auteurs mentionnent par exemple que la catégorisation épidémiologique et de santé publique « HSH », reprise à leur compte par certains hommes, contribue à compliquer le travail de prévention lorsqu'il s'agit d'identifier clairement les cibles des actions préventives (cf. Hernández Chávez, 2009). Cette catégorisation empêche de considérer les problématiques identitaires spécifiques et les mécanismes différenciés de domination selon les groupes sociaux. En revanche, certains termes permettent une définition positive de soi-même et la diffusion internationale limite les possibilités de contre-définitions. C'est ce qu'indique l'écrivain Monsiváis (2005 : 48) : « Avant l'usage du terme gay, comment éviter la dévalorisation humaine inscrite [dans les termes espagnols] comme maricón, puto, joto ? Et un avantage additionnel des mots clés est leur diffusion internationale. Que gagne la droite à parler de “pervers, amoraux, contre-nature, machos et femelles”, si à la télévision par câble et les vidéos les termes et exemples de la nouvelle tolérance et du respect de la diversité jaillissent comme des éléments de la vie contemporaine ? ».

L'édition précédente avait pour thème « l'unité dans la diversité ». Pour détailler le travail stratégique sur l'identité collective, on considérera ici les dimensions internes et externes de ce travail lors de la manifestation.

La dimension interne de la manifestation de 2010

Pour estomper les frontières internes du mouvement et empêcher les voix dissidentes, le comité d'organisation est conçu comme lieu d'intégration du plus grand nombre possible de groupements. Cet objectif ne suffit toutefois pas pour que les tensions disparaissent. Au fil des éditions, les comités organisateurs²⁰, choisis chaque année, ont fait l'objet de critiques de la part de certaines associations en lien avec des questions financières, de planification et politiques. Sans entrer ici dans les détails, cette problématique est liée à des dynamiques de lutte au sein de l'espace associatif homosexuel mais aussi aux affects des militant-e-s basées sur des liens interpersonnels. En 2008, le Comité Fierté Mexico, constitué en association civile (COMAC), est critiqué pour sa proximité avec la scène commerciale. En 2009, la Red Orgullo reprend l'organisation de la manifestation, et là encore des représentant-e-s de 30 associations déplorent la nouvelle organisation : « Voilà près d'une année, la grande majorité et activistes et organisations LGBTTTI insiste sur la nécessité de trouver une nouvelle forme d'organisation de la manifestation qui permette d'augmenter le niveau de discours et de participation politique, qui donne une transparence et une impartialité à l'organisation et qui protège l'indépendance du mouvement et de son action la plus importante »²¹. Suite à ces critiques, le COMAC se charge à nouveau de l'organisation en 2010.

Ces dissensions manifestent une ligne de tension entre pôle politique et pôle commercial à l'intérieur de l'espace associatif. Les organisations autour du pôle politique promeuvent une lutte de libération des acteurs de la diversité sexuelle, contre les diverses formes de stigmatisation et un éloignement de la politique partisane pour éviter une récupération de la lutte pour des motifs électoraux. Il existe en effet un accord – pas toujours respecté – entre mouvements pour empêcher la participation de représentant-e-s des partis politiques lors des actes officiels. En ce sens, il s'agit de construire la politisation des aspects de la diversité sexuelle sans la lier, dans les manifestations, à la politique comme univers institué.

Pour les organisations organisées autour du pôle commercial, l'accent sur la manifestation comme opportunité économique de promotion de produits et endroits pour personnes « du milieu » conduit à minorer les dimensions politiques et, surtout, à proposer un format de la manifestation qui permette la mise en relief de la *gay way of life* et de sa consommation : les chars et autres produits marketings permettent l'ample diffusion d'un message beaucoup plus visible que les banderoles et tracts des groupes du pôle politique. Cette situation de tension atteint son paroxysme en 2012, avec l'organisation de deux manifestations parallèles, l'une (du pôle commercial) le 2 juin et l'autre (du pôle politique, mais où participent des associations du pôle commercial) le 30 juin. Dans un article de la revue *Sin embargo*, est rapporté qu'Alonso Hernández, coordinateur général de la « 34^{ème} Manifestation historique de Fierté LGBTTTI » déclare qu'« au début, la présence des clubs était vue comme un moyen d'attirer plus de personnes à la manifestation, de la rendre plus ludique ; toutefois, il considère

²⁰ Malgré nos tentatives, il n'a pas été possible d'assister aux réunions du comité d'organisation de la manifestation de 2010.

²¹ Déclaration publique de 30 représentant-e-s sur la manifestation de 2009. http://www.enkidumagazine.com/art/2009/200609/a_2006_002_a_declaracion_activistas_y_organizacion_es_sobre_marcha_gay_xxxi_ciudad_de_mexico.htm.

qu'actuellement les clubs ont commencé à vouloir imposer les délais, formats et horaires sans pour autant vouloir se responsabiliser socialement de leurs clientèles »²². Le pôle commercial se renforce et tend à participer toujours davantage à l'organisation des manifestations. De ce fait, la participation des acteurs du pôle commercial a pour effet d'augmenter le nombre de participant-e-s, en rendant plus visible la présence de la composante LGBTTTI dans la société mexicaine (la première manifestation à laquelle participèrent des clubs, liés à des associations civiles, fut celle de 1997). En même temps, cette participation contribue à compliquer la réunion des différentes composantes de la manifestation sous une thématique commune.

Comment, dès lors, minimiser les divisions internes au mouvement ? Un premier mécanisme, que montre bien Ghaziani dans le cas de la Pride Alliance de Princeton (2011 : 112-113), consiste à travailler stratégiquement l'identité du mouvement, et en particulier son nom : « Altérer le nom d'une organisation gaie pour aménager l'augmentation de la diversité interne peut advenir d'une ou deux manières. L'approche conventionnelle serait d'augmenter la gamme des lettres représentées [...] ». C'est ce que l'on observe dans le cas de la manifestation de fierté de la ville de Mexico. Jusqu'en 1996, on parle de la manifestation de fierté lesbienne et homosexuelle. Depuis 1997, de la manifestation de fierté lesbienne et gay. En 2000, elle devient celle de fierté lesbienne, gay, bisexuelle, transgenre, travesti, transsexuel. En 2009, on ajoute encore un « I » pour intersexué : LGBTTTI. Ce mécanisme permet d'englober les nouveaux composants au fur et à mesure de leur apparition en tant que groupes constitués.

Cette stratégie a pourtant ses limites : elle implique potentiellement un changement fréquent d'acronyme et, finalement, peut mener à une perte d'intelligibilité. De ce fait, les activistes recourent également à une seconde option pour inclure la variété des composantes du mouvement. Comme le mentionne Ghaziani, il s'agit alors de trouver un nom qui recouvre l'ensemble, et qui puisse être encore inclusif à l'avenir : c'est, notamment, le cas de la « diversité sexuelle », terme dont l'usage est toujours plus fréquent au Mexique (dans le cas de la manifestation de 2009 par exemple). En ce sens, la forme de la manifestation, don dénominateur commun, se transforme en message politique explicite.

L'identité collective stratégique externe : la diversité comme performance

Les éléments de cette « diversité » s'observent tant dans la forme que dans les messages de la manifestation de 2010. Comme l'indiquent Fillieule et Tartakowsky (2008 : 155), toute manifestation est aussi « un travail politique de mise en forme symbolique », où « [la] construction d'identités collectives stratégiques s'appuie sur les scénographies manifestantes ». Ces scénographies, précisent les auteurs, se donnent à voir par des signes d'identification (banderoles, musique, slogans...), une situation spatiotemporelle (trajet et horaires) et un agencement de la manifestation (degré de séparation entre groupes, activistes, etc.).

Le jour de la manifestation de la ville de Mexico est bien évidemment lié aux émeutes de Stonewall Inn, marquant symboliquement les débuts du mouvement de libération. Elle est également liée à la première manifestation publique au Mexique, en

²² Dans ce même article l'auteur mentionne : « Sur la page internet de la 34^{ème} Manifestation historique de Fierté LGBTTTI ville de Mexico 2012, on se réfère à la manifestation du 2 juin comme étant "convoquée par des clubs et candidat-e-s de partis politiques et qui appâte la population d'un seul secteur avec l'idée de carnaval [...], la manifestation du 30 est convoquée par des associations civiles, des citoyen-ne-s, des étudiant-e-s et des établissements engagés au niveau des revendications politiques, dans un esprit de fête [...] et, dans une perspective inclusive, appelle à la population LGBTTTI de tous les secteurs ». Wenceslao Bruciaga, "Las dos marchas gay: ¿dignidad o negocio?", *Sin embargo*, 2 de Junio de 2012, <http://www.sinembargo.mx/02-06-2012/249084>.

1979. Cette filiation historique montre la continuité des luttes et l'importance de la mémoire militante pour faire vaciller l'ordre hétérosexiste. Le trajet, depuis l'Ange de l'Indépendance, s'inscrit aussi dans un large mouvement d'appropriation de l'espace public, utilisant de manière symbolique le Paseo de la Reforma (Promenade de la Réforme, artère principale de la ville)²³.

Toutefois, à la différence des années précédentes, le gouvernement du District Fédéral empêche l'arrivée de la manifestation sur la Place de la Constitution, centre symbolique du pouvoir politique (occupée par le Syndicat Mexicain des Electriciens et par des écrans géants pour le FIFA Fan Fest à l'occasion de la coupe du monde de football). Lors de l'arrivée de la manifestation au Palais des Beaux-Arts, cette situation provoque une petite altercation entre une partie des participant-e-s décidés à poursuivre jusqu'à la Place de la Constitution pour souligner la dimension politique de la manifestation et le comité organisateur, les premiers scandant alors « Zócalo (le nom commun de la Place de la Constitution), Zócalo, Zócalo... ! Cette manifestation n'est pas une fête, mais de lutte et de protestation ! ». L'événement est décrit de la manière suivante dans l'une des observations ethnographiques, lorsqu'un membre du comité organisateur explique les raisons du choix du lieu de clôture de la manifestation :

« Eehh, le motif pour lequel on ne va pas au Zócalo cette année, c'est parce que le gouvernement du District Fédéral nous a demandé de ne pas aller au Zócalo cette année, du fait des accords qu'il a avec une entreprise de sodas et avec le Mondial pour occuper le Zócalo. Nous aurions voulu arriver au Zócalo, mais malheureusement nos négociations n'ont pas abouti et l'accord trouvé est que l'on va rester ici, en face du Parc de l'Alameda Central, en face du Palais des Beaux-Arts, qui est un point historique de réunion de la communauté gaie de cette ville. Nous insistons sur le fait que les personnes qui veulent aller au Zócalo ont pleinement la liberté de le faire, mais là-bas au Zócalo ne nous attend aucune scène, ni rien". Monte ensuite sur scène un jeune activiste qui s'empare du micro et invite à aller au Zócalo. L'orateur répond qu'ils y aillent. "Ceux qui veulent continuer, allez-y, faites un tour sur la place et on les attend ici" » (Ethnographie Alejandro López Gallegos, Palais des Beaux-Arts).

En opposant aux revendications d'une partie des participant-e-s la dimension historique du Palais des Beaux-Arts pour la communauté gaie, l'orateur se situe au même niveau de langage en liant l'action protestataire aux manifestations antérieures. Cette appropriation du caractère historique de la lutte LGBTTTI est une constante qui permet de consolider la légitimité du mouvement et celle des organisatrices et organisateurs. C'est aussi l'une des ressources privilégiées utilisée par les opposant-e-s pour montrer le changement entre la politisation des premières manifestations et le caractère « carnavalesque » et « apathique » de la manifestation actuelle.

On distingue particulièrement ce mécanisme dans les entretiens menés avec les participant-e-s. Par exemple, une femme lesbienne, ayant participé à quinze éditions de la manifestation, membres de plusieurs associations, notamment du Clóset de Sor Juana, répond ainsi à la question de sa perception de la manifestation :

« Ça a été un processus. Au début, [les manifestations] étaient importantes pour attirer l'attention, pour être visibles et aussi pour exiger des droits. Je ne suis pas d'accord mais ça devient à chaque fois plus un défilé. Et maintenant c'est important pour célébrer, pour se montrer, non ? J'aimerais que ça soit aussi, que ça continue à être réellement une manifestation, que l'on exige toujours des droits, que l'on parle de ce qu'il nous faut encore conquérir.

Et il vous semble que les manifestations ont changé ?

²³ La première manifestation en 1979 n'avait pu emprunter la Promenade de la Réforme, la police ayant fait dévier l'itinéraire prévu.

Oui, elles ont beaucoup changé. Les premières auxquelles j'ai assisté, on était peu de monde, et on était combatifs, combatives. Il y avait beaucoup de slogans, une forte participation des personnes criant, se montrant, exigeant, expliquant ce qui nous manquait, etc. Et ce qui a changé c'est qu'il y a plus de monde, beaucoup plus, et c'est ce que je te disais, c'est devenu un défilé, les personnes viennent se montrer, passer un bon moment avec les amis. Se montrer aussi devant la société, non ? Et la société aussi pour nous voir, c'est-à-dire que des personnes viennent nous voir, apprécient de voir des gays et des lesbiennes défiler. Ce n'est plus "ah, ils nous prennent à partie et ils nous disent, ils exigent". Maintenant c'est plus pour avoir du plaisir, viennent les amis hétéros, gays, avec leurs amis, pour partager. Alors c'est aussi un joli espace, agréable, les personnes s'habillent, se déguisent, passent un bon moment. Il y a les chars allégoriques et les clubs qui participent plus activement, le commercial des clubs, des habits, des lieux où sont vendues des articles pour les gays. Donc ça a beaucoup changé » (Entretien manifestation 2010, participante organisation lesbienne, 48 ans).

Le recours à l'histoire du mouvement construit ainsi les éléments de légitimation de critique de l'acte politique de la manifestation, déployant (ou estompant) certains éléments de la lutte commune. Avec l'exemple du Zócalo, on observe que les organisateurs cherchent à gommer l'importance d'être visible au centre symbolique du pouvoir politique pour assurer la cohésion des participant-e-s. Dans le cas de l'interviewée, la focalisation sur l'organisation de la lutte et la construction de la cause lors des manifestations antérieures lui fait passer sous silence les succès du mouvement. Le recours à l'histoire se donne à voir également par les signes d'identification au groupe : drapeau arc-en-ciel, mais aussi codes vestimentaires qui permettent la manifestation de la diversité dans l'unité : cuirs, bears, travestis, transsexuel-le-s, lesbiennes fems et butches, etc.

Quant à la forme, la majorité des observations réalisées montrent l'effet de surprise d'une manifestation où les frontières avec le public sont peu claires, et où il est très difficile d'observer des séquences de la lutte politique pour celles et ceux davantage accoutumés à l'analyse de manifestations syndicales ou de partis politiques dans la ville de Mexico. Dans l'une des observations, on peut ainsi lire :

« La tête de la manifestation était composée des collectifs de jeunes et d'universitaires, notamment l'Université nationale autonome du Mexique, l'Université autonome métropolitaine, le groupe Siglo XXI, l'Institut de la jeunesse et les catholiques pour le droit à décider, qui avaient un très grand ballon qui les distinguaient. Il s'agissait du seul secteur compact et qui réellement laissait voir un certain caractère d'organisation. Ensuite, apparut un char du bar El Potrero, d'autres représentants montés sur des chevaux et à pied cinq membres d'Amnesty International. [...]. La manifestation se fit très lente et les groupes cessèrent tout simplement d'exister après le bar El Potrero, on voyait seulement de temps à autre des groupes de dix à quinze personnes. Je n'entendais plus aucun slogan, et à certains moments l'avenue était totalement vide puis passait un individu, séparé de dix mètres d'un autre » (Ethnographie Viridiana Gómez).

C'est ce que souligne une autre ethnographie, réalisée par une chercheuse ayant participé à l'observation de plusieurs manifestations syndicales :

A partir de ce moment, après 2 heures de l'après-midi, la majorité de mes images mentales de cette manifestation ne me rappelle aucune autre, on dirait une grande fête où de petits groupes semblent être là pour des causes aussi diverses que leurs déguisements, sans slogans ou unité comme pour les premières files de la manifestation » (Ethnographie Azucena Granados).

Défilé, carnaval, fête, les désignations de la part des participant-e-s à la manifestation (et des observateurs) montrent sa dimension de « rituel d'inversion »

(Balandier, 1994) de l'ordre hétérosexiste²⁴. Ici, sans doute, réside l'importance des performances qui permettent la construction d'un discours basé sur le corps comme dispositif de lutte contre l'oppression et, en même temps, au corps de l'action protestataire comme ensemble (cf. Tamayo, 2012 ; Fillieule et Tartakowsky, 2009). Le travail sur le corps s'effectue premièrement par le recours à des éléments historiques. La figure 1 montre par exemple comment est réutilisée la symbolique révolutionnaire (la manifestation se déroule cent ans après la révolution mexicaine) pour la travestir :



Figure 1 : Histoire et lutte politique (photo PALAPA-UAM)

Le recours à l'histoire mexicaine permet de montrer l'appartenance des actrices et acteurs de la communauté LGBTTTI à celle-ci et la dimension combative des intégrants de la diversité sexuelle. En même temps, l'image de l'homme portant le drapeau arc-en-ciel sur la robe renvoie à une iconographie typiquement gaie: une exaltation d'une certaine esthétique du corps et de la nudité. Finalement, le travestissement du manifestant est un discours puissant pour questionner les stéréotypes des rôles de genre et socio-sexuels.

Une autre performance très présente dans la manifestation, et qui peut se lire comme rituel d'inversion et critique politique consiste à utiliser des symboles religieux. Dans la figure 2, se mêlent éléments d'identification de la tradition catholique avec des éléments d'identification au mouvement homosexuel.

²⁴ Le rituel d'inversion, comme le précise l'auteur, ne renverse pas le monde social ; il le constitue. Mais en même temps, il introduit des éléments de divergence avec l'ordre dominant qui peuvent contribuer à le mettre en question.



Figure 2 : Religion et lutte politique (Photo PALAPA-UAM)

On peut ici souligner au moins deux éléments de cette performance. Premièrement, le travestissement est là encore utilisé comme moyen de transgression. Deuxièmement, il s'agit d'un triple dispositif de déguisement : ce ne sont pas seulement des hommes portant la robe des prêtres, sinon qu'ils portent un masque et brandissent les symboles de la diversité sexuelle. En d'autres termes, ces niveaux superposés proposent plusieurs grilles de lecture des hommes religieux masqués, ou si l'on préfère avec une double morale, refusant le mariage des personnes de même sexe en même temps qu'ils laissent entrevoir leurs propres désirs homosexuels, manifestés par les symboles de la diversité LGBTTTI, et qui permettent aussi aux participants de s'identifier à la manifestation dans son ensemble.

Il n'est pas possible ici de reprendre davantage d'exemples des performances individuelles, qui devraient par ailleurs être analysées plus finement. Ce que l'on souhaite montrer, c'est qu'une quasi absence de slogans ou discours explicitement politiques ne signifie pas que le politique est absent, dimension que l'on soulignait dans la première partie de ce texte. L'une des formes tangibles de cette présence réside précisément dans les performances qui contribuent à moquer et questionner l'ordre hétéronormatif.

Si de manière générale les performances peuvent aussi être des significations qui (ré)affirment les catégories de sexe (West et Zimmerman, 1987)²⁵, celles que l'on observe dans la marche de fierté permettent de penser les dynamiques de conformation d'un sujet politique qui construit une « parodie » qui « porte *sur* l'idée même d'original » (Butler, 2005 : 261, souligné dans l'original). Butler (*ibid.*) montre très clairement lorsqu'elle analyse les performances drag qu'« une partie du plaisir, de l'étourdissement dans la performance, vient de la reconnaissance que le rapport entre le sexe et le genre est entièrement contingent vis-à-vis des configurations culturelles que peuvent prendre les unités causales censées [être] naturelles et nécessaires. En lieu et place de la loi de cohérence hétérosexuelle, nous voyons le sexe et le genre être dénaturalisés à travers une performance qui reconnaît leur clarté et met en scène le mécanisme culturel qui fabrique leur unité ». Par leur répétition et variété, les performances de la marche sont en ce sens des actes qui s'insèrent dans une lutte

²⁵ Auyero (2001 : 148-150) montre par exemple avec son étude des réseaux du parti péroniste en Argentine que les médiatrices, qui offrent des biens dans la relation clientélaire, « font le genre » en proposant leur propre construction des divisions sexuelles en politique par le biais de performances basées sur une « routine maternelle » qui construit leur activité politique en marge de la politique instituée tout en légitimant la poursuite des relations clientélares. Cette situation leur donne aussi un certain pouvoir et autonomie.

politique visant à brouiller les frontières de sexe et de genre en travaillant les significations des catégories de sexe.

Au niveau collectif, l'accent sur la diversité – pluralité des formes de participation à la manifestation, pluralité des performances, styles, types de participation – conduit finalement à effacer, ou à tout le moins à estomper, les frontières entre participant-e-s et public. Il me semble qu'il s'agit là d'un des effets les plus importants de la manifestation. Comme on a pu le voir avec les extraits d'observations ethnographiques, il devient difficile dans certains cas de savoir qui manifeste et qui regarde : les participant-e-s s'arrêtent pour prendre des photos, reviennent sur leurs pas, s'assoient sur les trottoirs, pendant que le « public » se joint à la manifestation. Il existe bien sûr des situations d'interaction qui contribuent à l'affirmation des frontières, qui attirent l'attention sur la séparation entre le public et les participant-e-s (par exemple par des moqueries de certains spectateurs, ou une petite contre-manifestation d'un groupe évangélistes placés sur le trajet de la marche), mais dans la majorité des cas se déploie une identité collective inclusive. Cette dimension est sans nul doute l'une des plus grandes réussites des manifestant-e-s : atténuer les frontières entre celles et ceux qui manifestent et le public, comme forme symbolique d'atténuation des séparations de l'ordre hétéronormatif.

Tout se passe comme si l'importance de la manifestation résidait ainsi moins dans une lutte explicite menée par une organisation unie qui pourrait délivrer des messages unifiés que dans le déploiement de la diversité des formes de la protestation manifestante, en commençant par le travail sur le corps comme outil politique de subversion de l'ordre hétérosexiste. Dans la visibilité se manifeste le discours, un discours de diversité de conduites, préférences socio-sexuelles et d'affirmations²⁶. En ce sens, il existe une claire continuité avec le mouvement de libération homosexuelle des années 1970, lorsque le coming-out et la visibilité étaient considérés comme un moyen de faire vaciller l'ordre hétéronormatif. Simultanément, cette diversité peut être l'un des facteurs explicatifs de la faible politisation, conçue dans sa dimension traditionnelle, de la manifestation : la célébration de l'identité collective se déploie dans l'action de visibilité. Le dénominateur commun est la diversité, dont l'importance se donne aussi à voir dans l'acronyme du mouvement. Comme le mentionne Xabier Lizarraga Cruchaga, activiste historique du groupe Lambda et de Guerrilla Gay, dans le cas des deux manifestations de 2012 :

« Tout cela ne configure pas réellement *une communauté*, nous sommes un secteur de la population caléidoscopique uni peut-être par seulement une seule, mais très importante, qualité commune : *être dissident-e-s de l'ordre sexo-politique hégémonique*, dissident-e-s de l'hétéronormativité, de la conception rigide et binaire des sexes et sexe-genres, et dissident-e-s de cette perspective obligatoirement génésique de la sexualité... ce qui a fait sans doute que nos chemins se soient croisés avec les féministes – dans ses versions multiples aussi – et avec de nombreux hommes et femmes hétérosexuels “compagnons de route”. Et même s'il s'agit d'une seule qualité qui donne l'ingrédient fondamental de ce collectif LGBTTTI, c'est une qualité si puissante et riche qu'elle offre les bases de la poursuite de certains objectifs sexo-politiques communs, tout en permettant la poursuite d'objectifs particuliers – par exemple, certains veulent s'intégrer et être assimilés par le système actuel, alors que d'autres veulent le miner pour le démolir

²⁶ Pour ne pas être mal interprété, l'accent sur le discours ne signifie pas un l'abandon des conditions politiques et sociales de production du discours, autrement dit l'idée que la possibilité ou non de s'engager dans l'acte politique est inégalement distribuée. En revanche, ce type de performance, en lien avec la diminution des coûts et des risques de la participation, modifie l'offre d'engagement en la rendant moins sélective qu'au début de la mobilisation.

et construire un nouvel ordre, que l'on souhaite non seulement plus lumineux sinon aussi plus coloré –. Et c'est pour cela que l'on ne souligne pas toujours tous les mêmes nuances et que l'on opte pas pour les mêmes stratégies d'action... et c'est un fait, que nous sommes mus par des intérêts immédiats ou à moyen terme distincts »²⁷.

Comment unifier des revendications lorsqu'il s'agit de problématiques très souvent distinctes ? Le plus petit dénominateur commun est l'affrontement avec l'ordre hétéronormatif et la célébration de la diversité socio-sexuelle.

Conclusion : « *el que no brinque es buga* »

Le fait de porter l'accent sur les divisions du mouvement et sur l'apparente dépolitisation de la marche de fierté gaie dans ce texte avait pour ambition de montrer les transformations de la lutte politique depuis la première manifestation en 1979, en indiquant que la focale sur les manifestations publiques permet une étude de l'évolution du « mouvement LGBTTTI » appréhendé en lien avec les transformations de la configuration socio-politique de la ville de Mexico et des influences internationales sur la conformation des orientations socio-sexuelles. Au contraire des premières manifestations, l'identité stratégique du mouvement se déploie moins par l'accent mis sur une lutte politique en lien avec les organisations du champ politique et sur l'élaborations de consignes précises et unifiées que par une diversification des messages basée sur les performances publiques comme mode d'action permettant de questionner l'ordre hétéronormatif. La célébration de la diversité socio-sexuelle lors de la marche de fierté gaie est ainsi conçue comme le moyen le plus à même d'unir les composantes du mouvement et de contribuer à l'identification à la lutte des participant-e-s.

Dans l'épigraphe à cette communication, Monsivaís indique qu'un des critères de définition d'un mouvement social est la division interne. L'intense travail intra et inter-organisationnel oscille entre politisation et dépolitisation de la lutte en fonction de la politisation des acteurs engagés dans le(s) mouvement(s). Ce dernier élément doit encore être précisé avec les données d'une enquête par questionnaire auprès des participant-e-s réalisée lors de la manifestation de 2010, dans la mesure où, si on peut relever les effets de la politisation individuelle sur la forme du mouvement et des manifestations ainsi que sur la dissolution d'une série de collectifs militants au début de la lutte homosexuelle au Mexique, son impact doit encore être mieux cerné dans la durée du processus de mobilisation. En revanche, la dimension collective de la politisation, ou pour le dire autrement de construction politique de la cause, peut s'observer en étudiant le mouvement en termes d'identité stratégique, distincte selon les phases de la lutte, de sa dynamique interne et des contextes où elle s'élabore et se déploie ou s'estompe.

Le travail stratégique privilégié lors de la marche de 2010 consiste à une mise en discours (langagiers et corporels) d'une dimension inclusive. L'inclusion ne signifie pas abandon du travail sur les frontières, mais bien tentative d'élargir la lutte en les redessinant. En ce sens, l'un des slogans les plus scandés de la marche de fierté gaie est de dire que « *el que no brinque es buga* », autrement dit que celui qui ne sautille pas pendant le trajet est un *buga*, terme péjoratif utilisé par les actrices et acteurs de la diversité pour désigner une personne « carrée », *straight*, fermée, un héraut de l'hétérosexisme. Ce slogan synthétise le travail stratégique réalisé sur les frontières tout en cherchant l'inclusion par l'intermédiaire de performances. Cette stratégie inclusive

²⁷ Xabier Lizarraga Cruchaga, “Dos marchas LGBTTTI: ¿Fractura? ¿Debilidad...? ¿Fracaso?”, en <http://closet-roto.blogspot.mx/?zx=252aeb95529774fe>

permet sans nul doute que près de 500'000 personnes manifestent lors d'un événement conçu par un comité réunissant une partie des diverses composantes organisées de la diversité sexuelle. Ce type de marche implique un travail actif en vue d'estomper les divisions internes de la part des organisatrices et organisateurs, au risque de faire taire certaines voix dissidentes. C'est sans doute en ce sens qu'il faut comprendre l'épisode du discours du secrétaire de Tourisme, où se donnèrent à voir les divisions internes d'un mouvement conçu comme une célébration des corps de la diversité sexuelle.

Références

- Altman, Dennis (2001)
Global Sex, Chicago, University of Chicago Press.
- _____ (1998)
"Globalization and the 'AIDS Industry'", *Contemporary Politics*, vol. 4, n° 3, pp. 233-245.
- Armstrong, Elizabeth A. (2002)
Forging Gay Identities. Organizing Sexuality in San Francisco, 1950-1994, Chicago, University of Chicago Press.
- Balandier, Georges (1994 [1992])
El poder en escenas, Barcelona, Paidós.
- Bernstein, Mary (2008)
"The Analytic Dimensions of Identity : A Political Identity Framework", in Reger, Jo, Myers, Daniel J. Y Rachel L. Einwohner (eds), *Identity Work in Social Movements*, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp. 277-301.
- _____ (2005)
"Identity Politics", *Annual Review of Sociology*, vol. 31, pp. 47-74.
- _____ (1997)
"Celebration and Suppression : The Strategic Use of Identity by Lesbian and Gay Movement", *American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 3, 1997, pp. 531-565.
- Blumer, Herbert (1951 [1939])
"Collective Behavior", in McClung Lee, Alfred (ed), *Principles of Sociology*, New York, Barnes & Noble. pp. 165-222
- Broqua, Christophe (2005)
Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida, Paris, Presses de Sciences Po.
- Brown-Saracino, Japonica y Amin Ghaziani (2009)
"The Constraints of Culture: Evidence from the Chicago Dyke March", *Cultural Sociology*, vol. 3, n° 1, pp. 51-75.
- Butler, Judith (2005 [1990])
Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion, Paris, La Découverte.
- Carrillo, Héctor (1999)
"Cultural Change, Hybridity and Male Homosexuality in Mexico", *Culture, Health and Sexuality*, vol. 1, n° 3, pp. 223-238.
- Chabot, Sean et Jan Willem Duyvendak (2002)
"Globalization and transnational diffusion between social movements : Reconceptualizing the dissemination of the Gandhian repertoire and the "coming out" routine", *Theory and Society*, n° 31, pp. 697-740.
- Combes, Hélène (2006)
"Gestion des manifestations dans le Mexique des années 1990", in Fillieule,

- Olivier (dir.), *Police et manifestants. Maintien de l'ordre et gestion des conflits*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 229-255.
- Díez, Jordi (2010)
 “El movimiento lésbico-gay, 1978-2010”, in Tepichín, Ana María, Tinat Karin et Luzelena Gutiérrez (coord.), *Relaciones de género, Los grandes problemas de México VIII*, México, El Colegio de México, pp. 135-154.
- Durkheim, Emile (1912)
Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie, Paris, F. Alcan.
- Eliasoph, Nina (1997)
 ““Close to Home”. The Work of Avoiding Politics”, *Theory and Society*, vol. 26, n° 5, pp. 605-647.
- Fantasia, Rick (1988)
Cultures of Solidarity. Consciousness, Action, and Contemporary American Workers, Berkeley, University of California Press.
- Fillieule, Olivier (2001)
 “Propositions pour une analyse processuelle de l’engagement individuel”, *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, pp.199-215.
- Fillieule, Olivier et Danielle Tartakowky (2008)
La manifestation, Paris, Presses de Sciences Po.
- Galván Díaz, Francisco (coord.) (1988)
El SIDA en México : los efectos sociales, México, Ediciones de cultura popular.
- García Ángeles, Héctor (2005)
Aproximación bibliográfica a la Marcha del Orgullo gay en la ciudad de México, UNAM, Facultad de Philosophie et lettres, Mémoire de licence en bibliothéologie.
- García Canclini, Néstor (2009 [1989])
Culturas híbridas. Estrategias para entrar y salir de la modernidad, México, Debolsillo.
- Gaxie, Daniel (1986 [1978])
Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique, Paris, Seuil.
- Gelder, Ken (2005 [1997])
 “The Field of Subcultural Studies”, in Gelder, Ken (ed.), *The Subcultures Reader*, Oxon, Routledge, pp. 1-17.
- Ghaziani, Amin (2011)
 “Post-Gay Collective Identity Construction”, *Social Problems*, vol. 58, n° 1, pp. 99-125.
- Ghaziani, Amin et Delia Baldassarri (2011)
 “Cultural Anchors and the Organization of Differences: A Multi-method Analysis of LGBT Marches on Washington”, *American Sociological Review*, vol. 76, n° 2, pp. 179-206.
- González Pérez, María de Jesús (2005)
 “Marcha del Orgullo por la diversidad sexual. Manifestación colectiva que desafía las políticas del cuerpo”, *El Cotidiano*, vol. 20, n° 131, pp. 90-97.
- Gould, Roger V. (1995)
Insurgent Identities. Class, Community, and Protest in Paris from 1848 to the Commune, Chicago, University of Chicago Press.
- Gusfield, Joseph R. (1970 1963)
Symbolic Crusade. Status Politics and the American Temperance Movement, Chicago, Illini Books Edition.

- _____ (1957)
 “The Problem of Generations in an Organizational Structure”, *Social Forces*, vol. 35, n° 4, pp. 323-330.
- Hamidi, Camille (2006)
 “Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l’immigration”, *Revue française de science politique*, vol. 56, pp. 5-25.
- Hernández Chávez, Juan Jacobo (2009)
 “25 años de presencia comunitaria en la respuesta al VIH y al SIDA en México”, in Córdova Villalobos, José Ángel, Ponce de León Rosales, Samuel et José Luis Valdespino (coord.), *25 años de SIDA en México. Logros, desaciertos y retos*, México, Instituto Nacional de Salud Pública, pp. 317-332.
- Hunt, Scott A., Benford, Robert D. et David A. Snow (1994)
 “Identity Fields : Framing Processes and the Social Construction of Movement Identities”, in Laraña, Enrique, Johnston, Hank et Joseph R. Gusfield (eds), *New Social Movements : From Ideology to Identity*, Philadelphia, Temple University Press, pp. 185-208.
- Lagroye, Jacques (2003)
 “Les processus de politisation”, in Lagroye, Jacques (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, pp. 359-372.
- Laguarda, Rodrigo (2009)
Ser gay en la Ciudad de México : lucha de representaciones y apropiación de una identidad, 1968-1982, México, Instituto Mora/CIESAS.
- Lichterman, Paul (1996)
The Search for Political Community. American Activists Reinventing Commitment, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lumsden, Ian (1991)
Homosexuality, Society and the State in Mexico, Toronto et México, Canadian Gay Archives et Solediciones.
- Melucci, Alberto (1985)
 “The Symbolic Challenge of Contemporary Movements”, *Social Research*, vol. 52, n° 4, pp. 789-816.
- Monsivaís, Carlos (2005)
 “No sin nosotros”. *Los días del terremoto 1985-2005*, México, Era.
- Offerlé, Michel (1987)
Les partis politiques, Paris, PUF.
- Polletta, Francesca (2002)
Freedom is an Endless Meeting : Democracy in American Social Movements, Chicago, University of Chicago Press.
- Robnett, Belinda (2002)
 “External Political Change, Collectives Identities, and Participation in Social Movement Organizations”, in Meyer, David S., Whittier, Nancy et Belinda Robnett (eds), *Social Movements. Identity, Culture, and the State*, New York, Oxford University Press, pp. 266-285.
- Roszak, Théodore (1981 [1968])
El nacimiento de una contracultura. Reflexiones sobre la sociedad tecnocrática y su oposición juvenil, Barcelona, Kairós.
- Sawicki, Frédéric et Johanna Siméant (2009)

- “Décloisonner la sociologie de l’engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français”, *Sociologie du travail*, vol. 51, pp. 97-125.
- Tamayo, Sergio (2012)
 “Análisis multidimensional de la cultura política”, in López Gallegos, Alejandro et Sergio Tamayo (coord.), *Cultura y política*, México, UAM (à paraître).
- Taylor, Verta et Nancy Whittier (1992)
 “Collective Identity in Social Movement Communities : Lesbian Feminist Mobilization”, in Morris, Aldon D. et Carol McClurg Mueller (eds), *Frontiers in Social Movements*, New Haven, Yale University Press, pp. 104-132.
- Tilly, Charles (2005)
Identities, Boundaries, and Social Ties, Boulder, Paradigm Publishers.
- _____ (2002)
Stories, Identities, and Political Change, New York, Rowman & Littlefield.
- Uribe Zuñiga, Patricia (et alii.) (2003)
 “Respuesta institucional al VIH/sida. 20 años de historia”, in Alarcón Segovia, Donato, Ponce de León Rosales, Samuel (coord.), *El Sida en México. Veinte años de la epidemia*, México, El Colegio nacional, pp. 203-268.
- Voegtli, Michael (2010)
 “‘Quatre pattes oui, deux pattes non !’ L’identité collective comme mode d’analyse des entreprises de mouvement social”, in Fillieule, Olivier, Sommier, Isabelle et Eric Agrikoliansky (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits et contestation dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, pp. 203-224.
- Voutat, Bernard (2001)
 “La science politique ou le contournement de l’objet”, *EspacesTemps*, n° 76/77, pp. 6-15.
- West, Candace et Don H. Zimmerman (1987)
 “Doing Gender”, *Gender & Society*, vol. 1, n° 2, pp. 125-151.
- Wiltfang, Gregory L. et Doug McAdam (1991)
 “The Costs and Risks of Social Activism : A Study of Sanctuary Movement Activism”, *Social Forces*, vol. 69, n° 4, pp. 987-1010.
- Whittier, Nancy (1997)
 “Political Generations, Micro-Cohorts, and the Transformation of Social Movements”, *American Sociological Review*, vol. 62, n° 5, pp. 760-778.
- _____ (1995)
Feminist Generations. The Persistence of Radical Women’s Movement, Philadelphia, Temple University Press.
- Zarur Osorio, Antonio E. (1997)
 “Hacia un mercado de bienes y servicios dirigido a los homosexuales en la Zona Rosa de la ciudad de México”, *Gestión y Estrategia*, n° 11-12, enero-diciembre, pp. 230-243.